**Pierre Bonnaud**, *Terres et langages, peuples et régions*, volume II cartes et annexes. 1981, Auvernhà tarà d’oc.

Cet ouvrage est très difficile à trouver et à consulter. Il faut l’acheter directement auprès de son auteur, chose que je fis il y a quelques années et qui avait été l’occasion d’un petit échange épistolaire avec Monsieur Bonnaud. C’est la raison pour laquelle j’en reproduis ici les passages les plus importants nous concernant, afin que tous les Gascons conscients de leur identité en prennent connaissance. Cet extrait est une vision de la Gascogne que nous, Gascons, devons lire attentivement et intégrer tant elle est juste et solidement argumentée et documentée. Avec ce que je sais aujourd’hui, j’aurais pu écrire cela pratiquement mot pour mot. Mais je n’ai ni le talent ni l’immense culture de Pierre Bonnaud. Une page Wikipédia lui est consacrée.

Voici donc quelques unes des lignes les plus importantes sur la Gascogne, écrites par un Auvergnat de grande culture, ostracisé par le mouvement occitaniste. Cet ouvrage est une thèse de doctorat es lettres soutenue en 1980 à Clermont-Ferrand. Pierre Bonnaud est un auteur majeur dont la lecture est d’une importance capitale pour la bonne compréhension des terres d’oc dans leurs multiples aspects ethnique, linguistique, historique, géographique, humain, social ou encore économique. C’est un ouvrage primordial à la croisée de plusieurs disciplines. Il est de lecture ardue mais ce qu’on en retire vaut amplement cet effort de quelques semaines. Voici les extraits concernant la Gascogne :

**p. 179 :** « la Garonne n’est pas un axe régional aquitain mais une voie de passage de courants essentiellement non régionaux. La Gascogne a pour noyau fondamental le pays des coteaux avec leur ligne de villes sous-pyrénéennes, la chaîne étant peu à peu réduite à un rôle complémentaire, à mesure que la stabilisation agricole et humaine progressait ».

**p. 188-189 :** Il présente une carte de France donnant à voir la structuration supra-dialectale du domaine gallo-roman. La Gascogne et la majeure partie du Languedoc sont unis dans une zone d’oc méridionale. Il note cependant (p. 188) que : « En excluant l’irréductible gascon occidental et méridional, on aurait un domaine d’oc cohérent et signifiant quelque chose ». Cet *« irréductible gascon occidental et méridional »* c’est bien entendu celui qui est circonscrit par la totalité des lignes isoglosses des traits définitoires de notre langue, la fameuse zone du gascon central dont je fis une carte synthétique tirée du volume VI de l’ALG.

**Commentaire de la carte 42 (pp 364-372).** Ces pages, presque 40 ans après leur écriture, sont toujours d’actualité. Le monde gascon y est dépeint avec une grande finesse.

« Un substrat ethnique aquitain particulièrement individualisé, une communauté romane dérivée très caractérisée parmi ses parentes ; une durée exceptionnelle de vie particulière. Et avec cela, aucune réalisation historique d’ensemble, malgré la tentative crépusculaire des ducs vascons, une « nationalité » restée complètement inorganique, sinon toujours inconsciente, et une région oubliée au point que son nom ne signifie rien et que ses contours ne sont jamais pris en compte : c’est à parts égales l’échec ancien des Gascons, consécutif à un mode d’occupation du sol éparpillé, invertébré ; et la conséquence d’une marginalité constante dans l’espace français depuis l’annexion de leur territoire en plusieurs épisodes (achevés au XVIe siècle).

La collectivité gasconne avait pourtant de quoi réussir : une complémentarité possible entre la plaine et la montagne, longtemps perpétuée par la transhumance directe et inverse ; une montagne humanisée très tôt, sur la grande largeur des deux versants unis par une communauté de civilisation très persistante ; au contact du haut et du bas-pays, une épine dorsale où les hommes se sont accumulés très tôt et où leurs centres d’échanges, futures villes, jalonnaient en ligne serrée les sorties de vallées, puisque leurs noms sont pré- latins, ce qui signifie qu’ils sont antérieurs aux VIIIe-IXe siècles, au plus tard, en tenant compte de l’achèvement différé de la romanisation.

L’échec gascon provient d’abord des faiblesses internes du milieu géographique. On peut en recenser trois principales :

 a/ La colonne vertébrale sous-pyrénéenne est amincie ou tronçonnée par des écrans de pauvreté dus aux accumulations de débris pyrénéens ; interfluves béarnais, plateaux de Ger, Cieutat-Orignac, Lannemezan, hautes terrasses garonnaises du Comminges, cluse de Boussens. La soudure se fait mal entre les compartiments transversaux plaine-montagne, d’autant que la disposition en éventail du réseau hydrographique disperse les horizons au lieu de les rassembler sur un axe. Dans ces conditions, les pays aturiens sont un agrégat de cellules juxtaposées, vestige venu jusqu’à l’époque contemporaine de l’ancienne individualité gasconne plus large, plutôt qu’une « région en formation », comme on le dit parfois. La virtualité régionale subsiste, bien entendu, elle a pointé sous les formes les plus diverses (y compris le véritable « Etat » béarnais des débuts de l’Epoque Moderne), elle ressort de nos jours avec la densification du tissus urbain sous-pyrénéen et l’émergence de Pau. Mais le retour à la stagnation après vingt ans de développement semble tracer des limites étroites aux possibilités de développement d’une « région de l’Adour », modèle réduit de la plus grande Gascogne.

 b/ Les Landes coupent la Gascogne de la mer : leur longue façade est stérile et, en outre, Bordeaux, ville ethniquement gasconne aux origines, séparée par elles du reste du corps régional, s’est davantage tournée vers la Guyenne et les pays charentais, tout en ne les desservant pas d’une façon multiforme et satisfaisante, si bien qu’après avoir été une tête de pont coloniale anglaise, elle est devenue un relais français, défavorisé par l’éloignement du pôle et des axes fondamentaux de la construction nationale. Cette remarque a d’autant plus de poids que, grâce à une côte moins médiocre, les Basques, frères d’origine des Gascons, ont d’abord vécu un véritable destin maritime au Moyen Âge et au début de l’Epoque Moderne, avant d’assimiler la Révolution industrielle par le biais, au début, des relations avec l’Angleterre, puis de l’importation par mer de minerais et source d’énergie.

 c/ L’entité « aquitaine », puis gasconne, a toujours eu pour limite la Garonne entre Toulouse et La Réole. Or, c’était une frontière fragile à partir du moment où la mise en valeur et l’acculturation progressaient en Guyenne, faisant peser sur la Gascogne archaïque et inorganique la menace d’une assimilation ou d’un rattachement. Rien qui concentre les forces dans les coteaux au Sud du fleuve. Au contraire, des vallées, qui, remplaçant les anciens chemins de faîte des coteaux, multipliaient les voies de pénétration et de fractionnement par leur disposition au Sud de l’axe garonnais, les font diverger en tous sens.

 Les causes externes d’annihilation ont donc pu opérer presque à loisir. Repliée sur elle-même, pulvérisée en ses innombrables replis internes, la Gascogne a subi plus ou moins violemment des pressions septentrionales et orientales depuis la protohistoire celtique. Les Gaulois ont installé des points de contrôle sur le fleuve, puis se sont infiltrés au Sud, se superposant aux populations locales, cherchant à les soumettre et à les organiser selon leurs schémas. Ils étaient peu nombreux, tardivement arrivés : leur entreprise n’alla pas loin. Puis ce fut Rome, qui commença l’acculturation et l’intégration de l’Est de la bande sous-pyrénéenne et établit deux larges têtes de pont en Lomagne et en Bazadais. Toulouse a élargi cette base jusqu’au centre de l’Armagnac, en consolidant le tissus plutôt lâche légué par ses devanciers. Les Français ont eu la force d’assujettir la Gascogne et l’habilité de drainer hors d’elle sa nombreuse et dangereuse noblesse militaire, seul rempart de la « nation », mais dispersé comme tout ce qui est gascon, divisée, tumultueuse, inapte aux desseins amples et suivis. Vue de Paris, elle est restée un conglomérat incompréhensible et inorganisable de terres lointaines, perdues dans les marginalités de tous ordres jusqu’à l’époque contemporaine. C’est seulement l’époque actuelle qui voit apparaître l’empreinte économique française dans la géographie de la Gascogne, sous des aspects à la fois globaux, périphériques, ponctuels et touchant le cœur du pays, qui méritent d’être examinés.

 Comme objet historique, la Gascogne ressemble au fouillis de ses collines : c’est un mélange inextricable de causes de pulvérisation et de pulvérisations consécutives aux interventions extérieures. C’est aussi un être étonnant, combinant l’impuissance politique – et même l’incapacité d’une structuration régionale élémentaire – avec une personnalité presque irréductible, où toutes les dominations ou incitations venues d’ailleurs se sont amorties et diluées dans une « anarchie compacte », dans un conservatisme spécifique et insaisissable. C’est le contraste entre l’incapacité – et même le manque de volonté – de résister aux emprises étrangères et le courage léonin déployé au service d’aventures extérieures dans la Reconquête espagnole et les guerres des rois de France. C’est presque un être psychanalitique apr l’indifférence qu’elle a montrée à son propre sort comme aux tentatives d’assimilation et, - évoquant des renoncements polynésiens ou amérindiens -, la faiblesse démographique qu’elle a manifestée depuis la fin du Moyen Âge, peut-être rançon de son inaptitude à s’affirmer et à résister.

Quelques observations dans l’ordre de la légende compléteront le schéma ci-dessus :

 1-La montagne pyrénéenne s’enlève par de grands versants et abrite de profondes vallées, ce qui renforce son individualité par rapport au bas-pays, donc les raisons de relations complémentaires. Dans les couloirs intérieurs, l’habitat se groupe au sein des terroirs céréaliers, par opposition à la dissémination polyculturale de l’avant-pays. Les étroits finages assez homogènes des fonds s’opposent aux immenses communes des hauteurs où l’éparpillement reparaît dans un autre contexte économique, tourné vers l’élevage bovin plutôt qu’ovin. Les plas sommitaux ont été constamment le rendez-vous naturel des gens des deux versants, tandis que les pâtres pyrénéens, après avoir balayé de leurs parcours hivernaux tout l’avant-pays jusqu’à la Garonne, ont fini par disputer avec acharnement leurs droits résiduels en Béarn, Bigorre et Astarac, aux cultivateurs d’en-bas. La résorption du parcours et l’établissement d’une limite humaine de faîte ont étranglé la société montagnarde, l’ont condamnée au surpeuplement, à la misère, au repliement, à l’émigration. Ce processus, qui commence vraiment avec la romanisation et l’afflux de réfugiés ibériques sur le versant Sud à la fin du haut Moyen Âge, étend ses ravages, désastreux pour la communauté gasconne, à mesure qu’avance le processus, jusqu’au XVIIIe siècle. A l’époque moderne, la Montagne devient un membre mort du corps régional et la géographie traditionnelle des premières thèses pyrénéennes a saisi un être complexe et riche de diversités, certes, mais figé, frappé d’artérite.

 2 – Il y a trois âges de la Lande : la lande autochtone, grande terre vague partagée entre les gens des bordures et des Pyrénées ; la lande colonisée par le boisement, soustraite aux deux au profit de quelques dizaines d’agglomérations menues, dispersées, coiffées de rares bourgades ; la lande potentielle, à renouveler complètement, à gagner ou à regagner partiellement à l’agriculture, à reconquérir par les bordures, alors que celles-ci, surtout sur le littoral et au Nord-Est, semblent se séparer d’elle de plus en plus. Il est certain que la tâche est rude : mais quelques bourgeons ont germé depuis vingt ans et l’enjeu est à la mesure, tant par l’étendue à améliorer que par l’intérêt de cette transformation pour ressouder le corps gascon.

 3-4 – La Gascogne ethnique dépasse les frontières de la France puisqu’elle comprend le Val d’Aran. C’est dans ce coin là que ses limites enfreignent la ligne de partage des eaux qui a fini, progressivement, par séparer les hommes autrefois semblables des deux versants sous la pression de courants acculturateurs venus du pied de la montagne : l’image résiduelle de l’ancienne communauté montagnarde. La limite orientale de plaine prolonge remarquablement une vieille frontière montagnarde entre la civilisation pyrénéenne et le peuplement aquitain (paléo-basque), d’un côté, et les civilisations méditerranéennes et le peuplement ibère, de l’autre. Cela semble signifier deux choses : l’épaisseur de l’ombre portée de la montagne sur la plaine pendant longtemps et la faible capacité expansive de la zone languedocienne vers l’Ouest dans ce secteur, due elle-même aux défrichements assez tardifs et à des orientations préférentielles vers d’autres directions, à partir du moment où Toulouse a entrepris de jouer un rôle supra-régional (au Moyen Âge). La limite basque est un arc de recul : au milieu du haut Moyen Âge, vers le VIe-VIIIe siècle, elle était encore proche de la Garonne et du Salat ; au IXe siècle, elle était aux abords du val d’Ossau et en Chalosse. C’est seulement vers le XIe siècle que s’esquissent les limites actuelles. On se reportera au texte principal sur la question des causes géographiques de la conservation du basque dans un pays de basses collines sans obstacle marquant de relief. A bien noter : Bayonne a un nom basque mais, en tant que ville, elle n’a jamais été basque.

 5-6 – G. Rohlfs a insisté surtout sur le fait que la série –os atteste le maintient de la langue aquitaine jusqu’aux abords de la Garonne, aux environs du VIe siècle après J.-C. encore. Mais il faut voir le revers de la médaille : ces noms sont souvent de composition bilingue (celto-aquitains, romano-aquitains), ils sont aussi « domaniaux » au sens le plus large (fixation sous l’impulsion d’une aristocratie gagnée à la civilisation et au modèle agricole romain), ils témoignent d’une stabilisation-acculturation initiale des indigènes et d’un aquitanisme résiduel. On peut remarquer d’ailleurs que, pour l’essentiel, leur répartition prolonge sur le territoire gascon les zones d’implantation des noms en –ac et –an, tout en se mêlant souvent à eux. La ligne de la Garonne, terre de colonisation, et la bande sous-pyrénéenne, terre de vieux peuplement indigène, s’y retrouvent ensemble. Ce qui montre qu’à partir d’un certain seuil de puissance et de continuité, les facteurs d’assimilation peuvent s’attaquer à toutes les parties d’une entité soumise. La toponymie domaniale représente le premier témoignage d’une pénétration étrangère occupant le terrain et organisant une subversion générale, à la différence des Gaulois qui n’avaient pas eu les mêmes moyens ni la même durée et qui s’étaient contentés de s’infiltrer dans les interstices de l’ancien peuplement ou en exploitant ses maillons faibles. –ein semble une version plus strictement pyrénéenne et sous-pyrénéenne et peut-être différente socialement des premières couches aquitaniques de peuplement stable : ce qui voudrait dire que – d’une façon bien compréhensible d’ailleurs – les différences entre milieu de plaine et milieu de montagne étaient déjà sensibles et que la distinction dialectale entre gascon du bas-pays et gascon pyrénéen était préfigurée par des diversités préalables.

 7- Il s’agit des témoignages, évoqués dans les commentaires des cartes 39 et 41, de la phase médiévale d’acculturation par la société féodale, politiquement polycéphale (Toulouse, duché d’Aquitaine, France, Angleterre). L’important est de remarquer que l’Ouest armagnacais reste en dehors. C’était aussi le cœur de l’ancien pays des Aquitains (Eauze). Ce môle de résistance est naturellement en position retirée. Mais son existence montre la vitalité de la Gascogne autochtone de plaine et s’inscrit en faux contre l’opinion souvent émise par les philologues, selon laquelle les Pyrénées auraient été le seul véritable bastion de la langue gasconne dans sa pureté. Le gascon de plaine n’est pas moins pur : c’est un autre gascon, peut-être plus marqué par l’homogénéisation que provoque une circulation plus facile, mais réellement typé. On pourrait ajouter que l’Ouest armagnacais est le refuge des comportements les plus conservateurs et que, fait moins anecdotique qu’il n’y paraît au premier abord, le rugby lui-même n’y brille guère….

 8- Par leur nombre, ces bourgades sont la preuve de l’inanité urbaine gasconne : l’armature des coteaux est en grande partie issue de ces fondations imposées par l’acculturation extérieure, même quand des seigneurs gascons en ont été les instruments. Mais n’est-ce pas l’occasion de se demander si le type particulier du mode d’occupation du sol en Gascogne, foncièrement disséminé et inorganique, ne signifie pas une « nature globale autre », nécessitant un autre type de rapports entre les villes et les campagnes qui n’a pas eu l’occasion de se préciser mais qui demeurerait une virtualité d’aménagement de l’espace à explorer ?

 9- Ce figuré résume les implantations ou modifications d’origine nationale en Gascogne. On remarquera le caractère tardif de l’investissement économique par le système français ; la disposition de cette empreinte radicalement différente des précédentes tentatives d’accumulation *(acculturation ?)* : c’est par l’Ouest et le Sud-Ouest et non plus par le Nord-Est et le Sud-Est que se produisent maintenant les remaniements spectaculaires. On y retrouve cependant la coexistence de terres relativement neuves (bande côtière landaise) et de la charnière sous-pyrénéenne. Les Pyrénées destructurées sont aussi une cible de choix, par l’intermédiaire de cet instrument par excellence qu’est le tourisme de masse. Mais l’impression prédominante est que, jusqu’à nos jours, la Gascogne est le dernier morceau du territoire national non intégré en profondeur.

 10- Cette liste de trente sept appellations rassemble des circonscriptions d’une fiabilité très inégale. Mais du moment qu’elles portent toutes des noms dans la langue autochtone on peut conclure que toutes ont un certain degré d’existence, et que, que tout inconsistantes qu’elles que certaines aient pu être, elles ont représenté un réseau de découpage élémentaire de l’espace, le seul possible. Les cellules juxtaposées, relevant d’un très petit nombre de types et donc assez uniformes en définitive, semblent dans la nature du monde gascon. On ne peut s’empêcher de penser aux cellules tribales de la zone intertropicale ou aux cases de l’échiquier chinois. C’est en tous cas un modèle singulièrement divergent de ce qu’on voit ordinairement en Europe. Or, on observe la coïncidence du découpage de l’espace en Gascogne et dans le Pays Basque. Plus qu’à un mythe d’unité ethnique sous-jacente, elle se rapporte à un fonds commun d’archaïsme et de primitivisme atlantique. Opinion qui se renforce à l’examen des caractères de la société basque (cf. Allières J. Les Basques. Paris 1977, IVe partie, p. 87-114). Mais voilà, au Pays Basque espagnol, ce primitivisme assez largement conservé a fait relativement bon ménage avec des formes de développement moderne très avancées. Rappel que l’on peut, à certaines conditions, brûler les étapes en cheminant par ses propres voies, sans être astreint à la succession des modèles élaborés ailleurs, ni à la dépersonnalisation et à la banalisation. »